

FRANÇOIS HÉBERT

□ Un auteur derrière sa pipe

JEAN ROYER

DERRIÈRE la pipe d'un auteur, qu'est-ce qui berce son âme ? demanderait Baudelaire. Quelle douleur cache ce réseau mobile et bleu qui monte de sa bouche en feu ? Mais si l'auteur



François Hébert : « ... à partir d'un bourdon qui cogne à la vitre. »

un puissant dictame qui charme son cœur et guérit son esprit — et par la même occasion le nôtre !

Derrière la pipe de François Hébert se révèlent volontiers, au cours de notre entretien, les quatre personnes littéraires qui grouillent en lui. L'écrivain, intuitif et spontané. L'universitaire, qui objective la littérature. Le critique, qui vit les textes des autres. Puis le directeur de la revue *Liberté*, l'animateur qui doit se faire « accueillant et bienveillant, dit-il, tout en gardant un sens critique ».

Car François Hébert, ce n'est pas seulement le critique critiqué par le milieu lors de son passage aux pages littéraires du *DEVOIR*, mais aussi un écrivain qui, après quelques tentatives du côté du roman et du récit, vient de réussir un recueil de fables étonnant et détonnant au milieu de la traditionnelle gravité de notre littérature.

« Je n'ai pas choisi le rire. C'est le rire qui m'a choisi, me confie Hébert. Mais l'ironie et l'humour sont difficiles à manipuler en littérature et j'avoue que je n'ai pas toujours réussi à le faire dans mes livres. » Le sourire est difficile à soutenir d'autant qu'il ne vient jamais tout seul. Il peut cohabiter avec le lyrisme pour le nier, comme chez Lautréamont, ou avec la tragédie, comme chez les clowns. « C'est dans la naissance du tragique que le comique agit comme déclencheur d'une prise de conscience, précise Hébert. Quand tu penses à ce que raconte Yvon Deschamps, ce n'est pas drôle. Sauf qu'il trouve la façon de désamorcer la perception habituelle chez les gens et qu'il fait naître ainsi le tragique par le rire. »

Fabuliste, François Hébert l'est devenu par la force de l'écriture. « Mon projet était de créer un texte à partir d'un point : d'un bourdon qui cogne à la vitre, du cri rauque d'une biche apeurée par mon chat, d'un érable en fleur aperçu par la fenêtre. Recréer l'émotion de l'événement, creuser le spectacle extérieur, qui se jouait autant dans ma tête, dans ma main et dans le cœur, et créer sur le papier une forme. Il est certain qu'à ce moment-là tu ne parles pas seulement de l'animal ou de l'arbre mais que tu fais de la projection : tu parles de toi et des autres. »

Depuis l'aube des temps connus, les fabulistes parlent et écrivent. « Cela correspond à un désir d'enfance et de jeunesse chez l'homme. Il veut retrouver une sorte de vi-

Suite à la page B-6

ATHALIE PETROWSKI

ANDRÉ MELANÇON a deux enfants. Deux grands enfants. C'est un détail mais un détail important. Depuis qu'il a abandonné le travail social pour le cinéma, André Melançon se consacre corps et âme à la cause des enfants. En 12 ans, il a réalisé 16 films qui, d'une manière ou d'une autre, parlent de l'enfance ou tout simplement donnent la parole aux enfants. Des *Vrais Perdants* en passant par *Comme les six doigts de la main* jusqu'à *La Guerre des tuques*, *Bach et Bottine* et, tout dernièrement, *Le Lys cassé*, André Melançon sonde inlassablement le monde mystérieux et souvent douloureux de l'enfance.

S'il n'avait pas d'enfants, on pourrait se poser de sérieuses questions sur les motivations qui le poussent à explorer qu'une seule facette de l'âme humaine. Mais, puisque André Melançon a des enfants, il doit savoir de quoi il parle.

Il n'empêche que cette démarche singulière, qui relève autant de l'entêtement que de l'idée fixe, a de quoi surprendre. Les enfants ont beau faire partie intégrante de la vie en société et de la vie tout court, est-ce une raison suffisante pour revenir sur le sujet et tapisser les écrans de leurs petites frimousses attendrissantes ? Pour André Melançon, tous les prétextes sont bons pour parler des enfants et, surtout, pour faire à travers eux la morale aux adultes.

Nous sommes assis à la table d'un café du Vieux-Montréal. Melançon domine l'horizon. Il a une carrure d'ogre tempérée par le regard doux et brun d'un gros ourson. À côté de lui, Geneviève, la femme de sa vie, une toute petite bonne femme, le fait paraître encore plus immense. Les traits tirés par le décalage horaire — il revient de Pologne où il a présenté *Bach et Bottine* — Melançon s'entête à ne pas voir de différence fondamentale entre *Bach et Bottine* et son tout dernier film, *Le Lys cassé*, une œuvre télé de 48 minutes sur le thème de l'inceste.

Pourtant, les différences sont flagrantes. Le ton du *Lys cassé* est plus grave, le traitement plus réaliste, la gentillesse proverbiale qu'on associe habituellement au cinéma de Melançon a cédé le pas au drame dur qui ne relève ni de la sensiblerie ni même des bons sentiments. Usant de pudeur et de retenue, Melançon décrit l'inceste sans complaisance, sans non plus

ANDRÉ MELANÇON

« Les enfants sont pas cute »

tomber dans l'horreur frelatée des pères tortionnaires qui violent impunément leurs innocents enfants. La dureté du sujet semble lui aller comme un gant, mieux même que

la fantaisie poétique de *Bach et Bottine*.

André Melançon n'est pas d'ac-

Suite à la page B-6

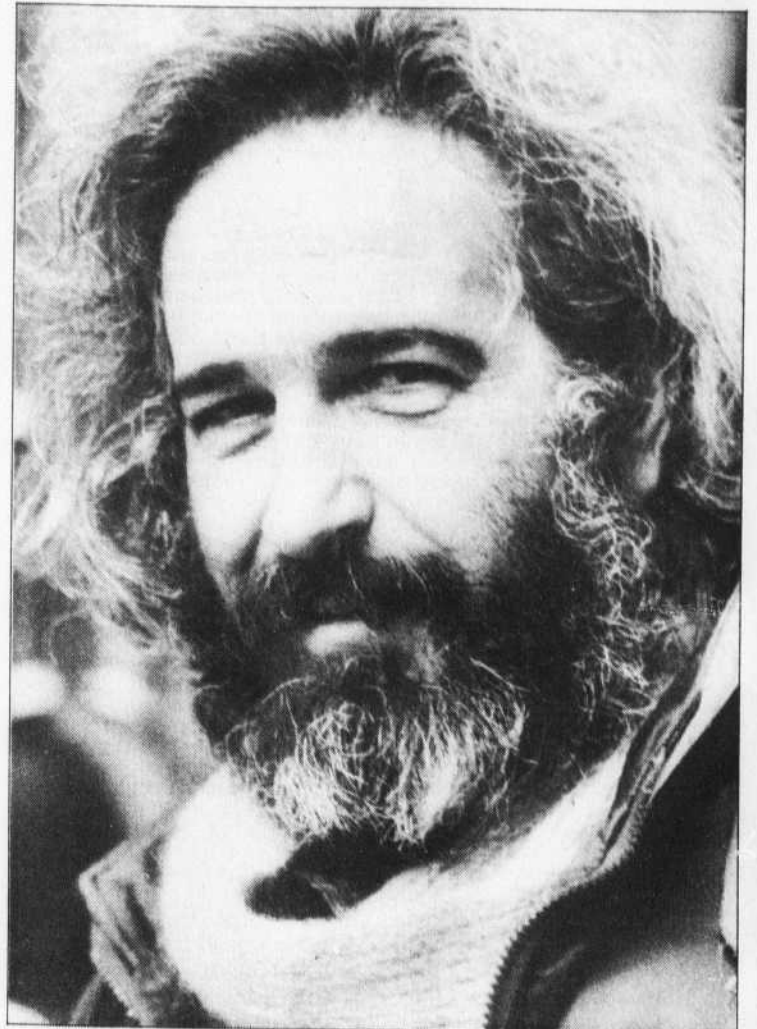


Photo Jacques Grenier

André Melançon : « l'enfance, c'est ... une pizza ! »

MAURICE TOURIGNY

NEW YORK — Le *New York Times* y est allé de son éditorial : c'est dire l'importance de l'affaire aux yeux des autochtones. Sans conteste l'événement le plus attendu du calendrier culturel 1986-87, l'ouverture de l'aile Lila-Acheson-Wallace du Metropolitan Museum, le mardi 3 février, n'a pas calmé la controverse : le Met, catalogue inépuisable de l'histoire de l'art mondial, outrepassait-il ses capacités en se mêlant d'art contemporain ? Les opinions vont d'un extrême à l'autre.

Le fonds d'art moderne du Met compte environ 5.000 œuvres (peintures, sculptures et travaux sur papier de 1900 à 1985) dont plusieurs centaines sont exposées dans les 22 nouvelles galeries. Qu'ajoute cette collection à celles du MoMa, du Whitney et du Guggenheim, les trois grandes institutions d'art actuel à New York ? « Rien du tout », affirment certains critiques ; « une pièce additionnelle au gigantesque casse-tête de la modernité », répliquent certains autres.

Il faudrait être de mauvaise foi pour ne pas se rendre à l'évidence : avec ses 40.000 pieds carrés distribués sur trois étages, avec sa splendide cour vitrée à éclairage naturel



réservée à la sculpture, avec ses galeries aérées et hautes de plafond, l'aile Lila-Acheson-Wallace devient un des plus beaux espaces d'exposition de Manhattan.

Et heureusement, puisque le projet aura coûté \$ 26 millions offerts au Met par la co-fondatrice de *Reader's Digest* (d'où le nom de l'édifice), par la Ville de New York et par différents mécènes. Le dernier volet de l'entreprise sera dévoilé en juin : un jardin de sculptures de 10.000 pieds carrés sur le toit du musée.

Malgré tout, les détracteurs sont nombreux. On se plaint moins de l'architecture, qui ne vole jamais la vedette et qui favorise le rapport aux œuvres, que de la collection elle-même.

Quiconque s'attend à un deuxième Musée d'art moderne sera déçu. Les acquisitions relativement récentes du Met ne peuvent rivaliser avec les Matisse du MoMa, ni avec les expressionnistes du Guggenheim. William S. Lieberman, directeur de la nouvelle section, ne cache pas que des lacunes considérables devront être corrigées avec le temps ; par exemple, le Met ne possède aucun Jasper Johns, pas de tableaux constructivistes ni futuristes. Ceci dit, les visiteurs y verront des œuvres sublimes qui méritent mieux que les cases d'une voûte inaccessible et

Photos The Metropolitan Museum of Art
Stepping Out (1978), de Roy Lichtenstein, et (à droite) *The Dance of Latin America* (1983), de Luis Cruz Azaceta : où seront dans 50 ans les Cindy Lauper des arts plastiques ?

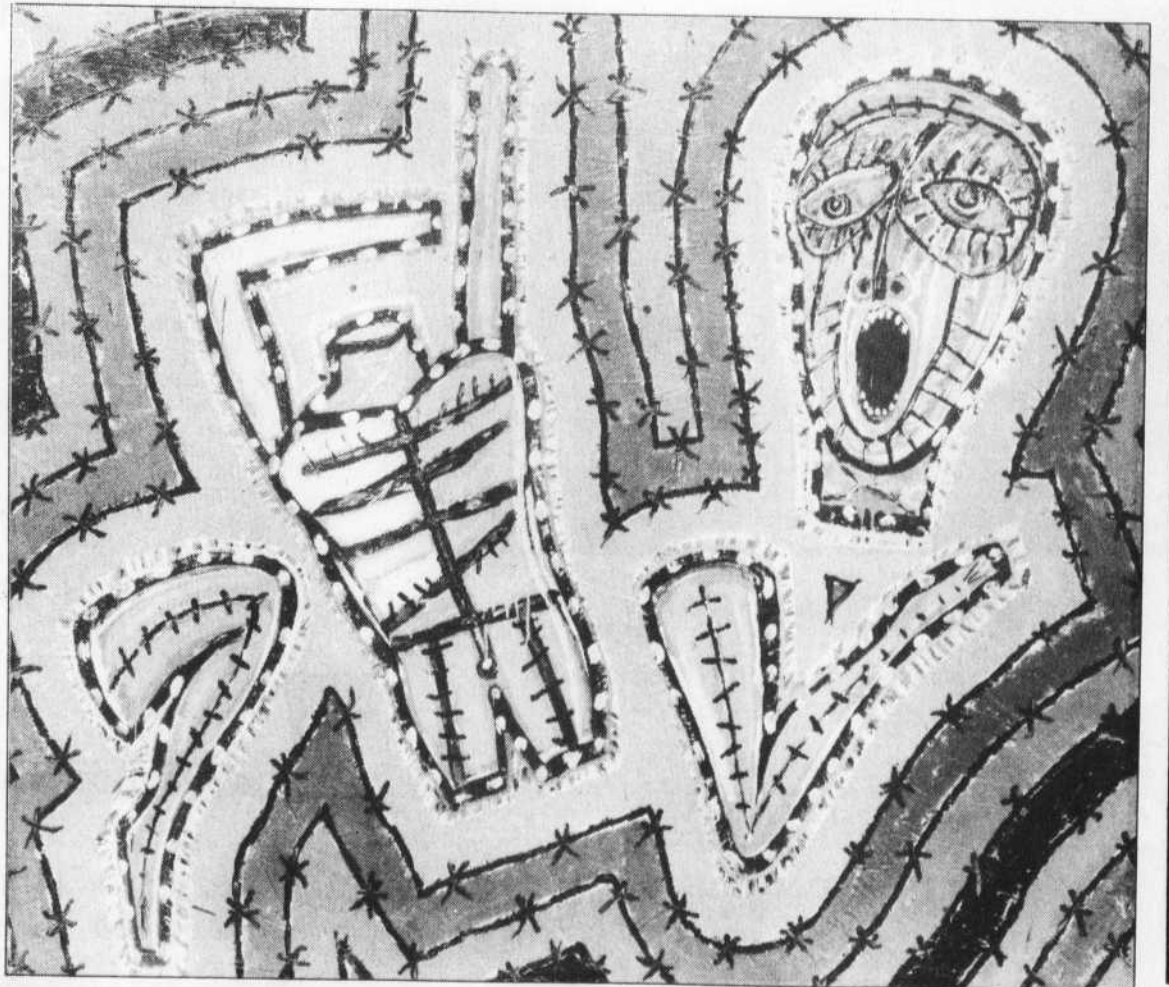
qui, à elles seules, justifient la création de l'espace.

Si la critique new-yorkaise pose à la dure à cuire, tant pis. Le chic des « experts », c'est de crier bien

haut que rien ne les impressionne ; d'ailleurs, il est plus facile d'exhiber au public l'indifférence et le mépris, fussent-ils forgés, que de révéler l'émotion, la surprise, le

plaisir ressentis devant les toiles accrochées au Met. Messieurs et mesdames les blasés peuvent tou-

Suite à la page B-6



LES ANNÉES SAUVAGES

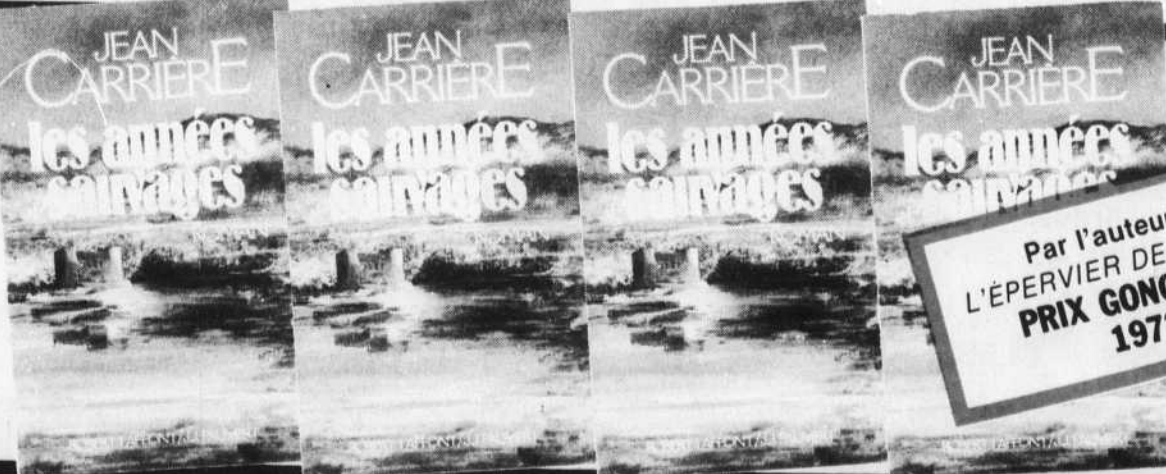
JEAN CARRIÈRE
ROMAN

UN GRAND COUP DE CHAPEAU À L'AMOUR FOU!

381 PAGES / 25,95 \$

ROBERT LAFFONT / J.J. PAUVERT

EN VENTE CHEZ VOTRE FOURNISSEUR



Par l'auteur de
L'ÉPERVIER DE MAHEUX
PRIX GONCOURT
1972

LE DEVOIR CULTUREL

LA VITRINE DU LIVRE

GUY FERLAND

CRITIQUE
Jean-Yves Tadié, *La Critique littéraire au XXe siècle*, Belfond, coll. « Les Dossiers Belfond », 324 pages. La critique littéraire est devenue, au 20e siècle, une littérature au second degré. Jean-Yves Tadié ne fait pas de l'histoire littéraire, même si son exposé suit un ordre méthodique et chronologique. Cet ouvrage veut nous donner des outils et des méthodes d'analyse d'oeuvres littéraires, en parcourant les grands courants de la critique moderne.

Hugues Corrivert et Normand de Bellefeuille, *À double sens. Échanges sur quelques pratiques modernes*, Les Herbes rouges, 246 pages. Un livre dense. Un discours à deux voix sur un sujet insaisissable : l'écriture. Un désir de cerner un objet qui échappe toujours à toute emprise : la modernité. Les auteurs n'avaient pas le choix. Ils ont pratiqué un discours éclaté, fragmentaire et épistolaire, rempli de citations et de références. L'ouverture de leurs textes illustre à merveille leurs propos. La théorie littéraire, la poésie, la philosophie, etc., sont invoqués au procès de ce singulier débat. Un livre à méditer lentement.

LA VIE DE LISZT EST UN ROMAN

par Zolt Harsanyi



Zolt Harsanyi, *La Vie de Liszt est un roman*, traduit du hongrois par Françoise Gal, Actes sud, 533 pages. Cette évocation de la vie de Liszt est, par sa richesse, sa saveur particulière et sa justesse de ton, une des plus brillantes réussites de ce grand poète et romancier hongrois, mort en 1943.

LITTÉRATURE
Micheline La France, *Le Fil d'Ariane*, La Plaine Lune, 148 pages. Charmant petit recueil de nouvelles sans prétention, simples et efficaces. Micheline La France sait raconter une histoire, créer une ambiance et camper des personnages en peu de mots. Ces courts récits, parfois tendres, parfois cruels ou drôles, sont toujours débordants d'imagination et nous laissent souvent songeur.

Ményhért Lakatos, *Couleur de fumée, une épopée tzigane*, traduit du hongrois par Agnès Kahane, Actes sud, 373 pages. Né en 1926 dans une colonie tzigane au sud-est de la Hongrie, l'auteur se consacre maintenant entièrement à la littérature. Son premier succès international vient avec la publication de *Couleur de fumée* qui raconte la terrible tragédie tzigane : la nostalgie de la liberté, la violence tribale et la sanction du génocide.

Karin Reschke, *L'Espace d'une nuit*, traduit de l'allemand par Hélène Belletto, Actes sud, 160 pages. C'est une allégorie de la séduction, de la fuite, du désir et de l'angoisse que nous propose Karin Reschke avec ce roman. Tout cela est condensé et rehaussé par un style vif et particulier qui vaut une renommée internationale à ce jeune écrivain.

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

Prix de l'ACELF — Deux prix de \$1,000 récompenseront les gagnants d'un concours de littérature pour enfants ou adolescents. Organisé par l'Association canadienne d'éducation de langue française (ACELF) dans le but d'inciter les écrivains à écrire pour les jeunes et les adolescents, le concours comprend deux catégories. Les oeuvres destinées aux jeunes de huit à 12 ans ne devront pas dépasser 150 pages. Celles visant les jeunes de 13 ans et plus ne devront pas dépasser 250 pages.

Les auteurs ont le choix entre le conte et le roman et devront utiliser un pseudonyme. Les manuscrits devront être présentés en cinq copies avant minuit le 27 mars, au secrétariat de l'ACELF, 1700, rue Sheppard, à Sillery. Les prix seront décernés lors du 40e congrès de l'ACELF, à Ottawa, en août prochain.

Programme des bibliothèques — La bibliothèque centrale de Montréal vient de mettre en circulation deux nouveaux dépliants où sont répertoriées les activités de ses 24 succursales jusqu'au mois de juin 1987. De plus, les utilisateurs des bibliothèques pourront se procurer gratuitement un calendrier personnalisé identifiant les activités propres à la bibliothèque de leur quartier. Ces

deux dépliants s'adressent aux jeunes et aux adultes.

Vice versa — Une exposition des illustrateurs du magazine *Vice versa* sera inaugurée mardi prochain au 3981, boulevard Saint-Laurent (bureau 202), en même temps que le lancement du numéro 17 de la revue portant sur « la culture politique au Québec ». Cette manifestation accompagne une campagne de souscription de la revue trilingue de Montréal. D'autres activités entoureront cette campagne de *Vice versa* : le 4 mars, ce sera une conférence sur « l'art et les affaires » ainsi qu'une vente aux enchères au profit du magazine.

« Les trois Miss » — À la galerie Espace global (4468, rue de Brébeuf), dans le cadre de l'exposition intitulée « Les trois Miss » (sic), on proposera des rencontres avec des écrivains : Suzanne Jacob (26 février à 20 h), Yves Boisvert (27 février à 17 h), Yolande Villemaire (13 mars à 20 h), Louky Bersianik (14 mars à 17 h), Paul Chamberland (15 mars à 14 h).

Prix de Laval — On nous donne de nouveaux détails sur le prix littéraire de Laval. Il a été rendu pos-

sible grâce au support conjoint du ministère des Affaires culturelles et de la Ville de Laval, complété par la Fédération des caisses d'économie Desjardins. Le concours est ouvert à tous les résidents de Laval, y compris les membres de la Société littéraire de cette ville.

Michel Butor — Une conférence sur Michel Butor sera présentée le mercredi 18 février à 20 h 30 à l'université Concordia (pavillon Hall, salle H-435, 1455, boulevard de Maisonneuve ouest - métro Guy). Cette conférence, intitulée « Musique et architecture dans l'oeuvre de Michel Butor », sera donnée par Jennifer Waelti-Walters, professeur à l'Université de Victoria (Colombie-Britannique).

Lectures Skol — Demain à 13 h 30, l'auteur-compositeur Suzanne Jacob lira ses poèmes dans le cadre des lectures Skol, au 3981, boulevard Saint-Laurent, espace 222. On sait qu'avant de publier ses romans, Mme Jacob a fait paraître un recueil, *Gémellaires*, à ses éditions du Biocreux. Elle a aussi publié deux disques de chansons.

Marcel Dubé — L'auteur dramatique Marcel Dubé recevra la médaille de l'Académie canadienne-française pour l'année 1986. La cérémonie aura lieu le 27 février. Antonine Maillet présentera alors M. Dubé.

Nouvelles — La remise des prix du concours de nouvelles de Radio-Canada aura lieu le jeudi 19 février à

17 h à la maison de Radio-Canada.

Place aux poètes — Paul Chamberland sera l'invité de Janou Saint-Denis à la Chaconne, mercredi prochain à 21 h. Le 25 février, ce sera au tour de Marie Savard, qui fera une rétrospective de ses écritures chantées et publiées.

Société des écrivains — Le poète Pierre Trottier sera le conférencier invité de la Société des écrivains, le jeudi 26 février à 18 h 30, au restaurant Le Caveau. M. Trottier vient de faire paraître un nouveau recueil, *La Chevelure de Bérénice*, aux éditions de l'Hexagone.

Les ondes littéraires — Demain à *Apostrophes*, 21 h 30 à TVFQ, Bernard Pivot a choisi pour thème : « Familles rétro ». Les auteurs invités évoquent leur enfance, leur famille ou des êtres chers. Ces invités : Claude Mauriac, Alain Bosquet, Christiane Collange, Suzanne Prou, André Burguière et Martine Ségalen. Au réseau Quatre Saisons à 22 h 30, l'émission *Claude, Albert et les autres* a pour thème « Les caprices du destin ». Invités : Jean de Bouy, chroniqueur, André Moreau, journaliste, Ghislain Tremblay, interprète du trottier, et le Dr Claude Tedguy. À la radio FM de Radio-Canada, le mardi à 21 h 30, c'est le magazine *En toutes lettres*, avec Réjane Bougé. Et le mercredi à 22 h, on entend la série « La Pensée captive », avec Jean-Pierre Myette. Le 18 février, il sera question de l'écrivain Paul Goma.

ANNUEL LEMÉAC

Des rabais allant jusqu'à 90% sur tous les livres en magasin

Des milliers de formats de poche à 0,99\$

"La pléiade" à 40% de réduction
Tous les "Que sais-je?" à 40% de réduction

Promotion en vigueur jusqu'au 28 février 87

Tous les soirs jusqu'à 21 heures

371 ouest, ave. Laurier
Montréal, QC - H2V 2K6
Tél.: (514) 273-2841

Cours d'orthographe grammaticale

qui donne une méthode de travail à toute personne désireuse d'améliorer son français: sec. IV-V-VI-cégeps, universitaires...

Un travail autodidactique qui apporte des résultats rapides et durables en orthographe. 200 pages — 9,95\$ (Élève)

À venir: dictées, analyse, stylistique, français des affaires, etc.

En vente aux
ÉDITIONS MYRTILLE INC.
1424, Bégin, Chicoutimi, Québec. G7H 4P4
Tél.: (418) 549-0147

Avances sur manuscrits

Tous les auteurs américains n'ont pas la chance de James Clavell, qui a obtenu \$5 millions pour le manuscrit de *Whirlwind*, son dernier roman.

L'an dernier, Gregory McDonald, un écrivain du Massachusetts qui tentait depuis 12 ans de vendre le manuscrit d'un roman-détective, a accepté \$10 en avances pour sa publication. Comme la vente s'est faite par l'entremise d'un agent, celui-ci a touché \$1 et l'auteur, \$9. Le livre, *Safekeeping*, a été loué par la critique lors de sa publication et a connu un tirage un peu plus élevé que la moyenne des polars.

Mais l'avance acceptée par McDonald n'est pas un record. À ce niveau, le record est probablement détenu par Stephen King, l'auteur

même de *It*, le *best-seller* numéro un aux États-Unis en 1986. Il y a quelques années, Stephen King a accepté une avance de seulement \$1 pour son roman *Christine*, devenu un *best-seller* par la suite. Son agent avait alors expliqué que King avait posé ce geste dans un double but : démentir la rumeur qu'il n'écrivait que pour l'argent et inciter les éditeurs à risquer plus d'argent sur les oeuvres des auteurs peu connus.

En 1985, Arthur C. Clarke a accepté une somme de \$1 comme avance sur son livre *2001, The Final Odyssey* dont il livra le manuscrit en 1990. Mais il peut se consoler entre-temps en sachant qu'il recevra une somme d'au moins sept chiffres à ce moment.

— PC

les herbes rouges

TOURIGNY

■ François Tourigny, *Le prix du lait* — 3,00\$
■ François Charron, *La chambre des miracles* — 5,00\$
■ abonnement 10 nos, 20,00\$ ■ ci-joint ■ chèque ■ mandat postal

les herbes rouges

CHARRON

les herbes rouges

C.P. 81, bureau E, Montréal, Québec H2T 3A5

Nom.....

Adresse.....

.....Code postal.....

LE CERTIFICAT EN LANGUES ET CULTURES DANS LA SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE *

PRÉSENTE

UNE TABLE RONDE

L'AFFICHAGE AU QUÉBEC DOIT-IL SE FAIRE UNIQUEMENT EN FRANÇAIS?

Le mardi 17 février 1987, à 20 heures
Salle Alfred-Laliberté, UQAM (pavillon Judith-Jasmin, 405, rue Sainte-Catherine Est, local J-M400, niveau métro)

PARTICIPANTS:

- Michael Goldbloom, président, Alliance Québec
- Guy Labelle, professeur, Département de linguistique, UQAM
- Pierre Laporte, président, Commission de protection de la langue française
- Jean-Pierre Proulx, reporter à l'éducation et aux langues officielles, Le Devoir

ANIMATEUR: Paul Pupier, directeur, Module de linguistique, UQAM

ENTRÉE LIBRE

* Le Certificat en langues et cultures dans la société québécoise admet des étudiants pour la session d'automne 1987. Échéance: 1er mars 1987. Renseignements: Module de linguistique, UQAM (282-3647)

Université du Québec à Montréal

GÉRALD GAUDET

LIGNES DE NUIT

«C'est comme une échappée passionnelle, clandestine, d'un analyste rigoureux et raisonnable»
Michelle Roy, *Le Nouvelliste*.

84 pages — 11,95\$

LUC LECOMTE

CES ÉTIREMENT DU REGARD

«des petits «flashes» quasi photographiques, dépouillés et fort bien écrits»
Gilles Toupin, *La Presse*.

74 pages — 11,95\$

POÉSIE

PIERRE TROTTIER

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

Une certaine volupté d'être, une véritable érothique entendue comme branche particulière de l'éthique.

106 pages — 11,95\$

PIERRE TROTTIER

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

POÉSIE

LE DEVOIR CULTUREL

Jacques Boulerice :
pour une autre enfanceLETTRES
QUÉBÉCOISES

JEAN ROYER

★ Jacques Boulerice, *Apparence*, Paris, Belfond, coll. « Lignes », 124 pages.
★ Patrick Coppens, *Distance*, avec des illustrations d'Estelle C., Saint-Lambert, éditions du Noroît, 93 pages.

Sous ces deux titres qu'on peut dire banals, *Apparence* et *Distance*, se cachent deux ouvrages bien différents qui ne manquent pourtant pas d'intérêt. J'ai particulièrement aimé le recueil de récits de Jacques Boulerice. Cet écrivain poursuit, depuis les années 1970, une œuvre qui raconte, avec une douceur patiente, le sentiment du quotidien. Quant à Patrick Coppens, qui s'essayait jusqu'ici à faire de l'humour en poésie, je pense qu'avec *Distance*, il se rapproche, si j'ose dire, d'un ton plus personnel et intéressant pour le public lecteur.

Jacques Boulerice divise son recueil en deux parties, intitulées « Récits journaliers » et « En réalité ». On ne sait trop pourquoi, car les deux séries de textes se ressemblent et se rejoignent. Ces proses et quelques poèmes sont, en quelque sorte, des petits contes qui recueillent des scènes de la vie quotidienne. Scènes urbaines et familiales où l'écrivain note les visages et les paysages avec la plus grande simplicité.

Le regard de l'écrivain se veut le plus direct. Il cherche le détail, l'emplacement, la parole ou le geste d'un être qui révélera toute la vie. Le regard de Boulerice me fait souvent penser à celui de Félix Leclerc, qui à tous les jours transcrit dans ses livres des histoires de solitude. Boulerice, sur les traces de Félix, écrit des contes, des petits poèmes qui sont presque des chansons. Ces proses nous transportent sur les places de Montréal, de Québec ou d'ailleurs, sur les bords du fleuve Saint-Laurent ou des rivières Richelieu et Gatineau. Là, des enfants, des vagabonds, des passants

nous apprennent les misères et les grandeurs du quotidien.

Parfois, Boulerice rend la morale un peu trop évidente. Il abuse aussi, par moments, des mots abstraits et même grandiloquents. Mais l'ensemble du recueil nous donne à lire des pages émouvantes de simplicité, de connivence avec les émotions et les rêves de tous les jours. Boulerice nous donne à lire dans ses textes l'étonnement continu et la tendresse devant la vie. Il réussit à recréer dans ses proses ce qu'on pourrait appeler « une autre enfance ».

C'est aussi un regard neuf sur la vie que recherche Patrick Coppens dans son livre *Distance*. Ici, l'écrivain joue à devenir l'oracle. Sa réflexion pose des énigmes auxquelles il convie le lecteur. Cette recherche de soi et de son rapport au monde reste empreinte de gravité et le mot « détresse » revient tout au long du livre. Coppens interroge le passé et le présent avec un petit désespoir qui lui pince le cœur.

Toutes les pages ne sont cependant pas efficaces. L'écrivain donne à ses mots une charge émotive trop singulière qui ne nous rejoint pas toujours. Son regard « distancé » exprime le plus souvent une sorte de paraphrase de la vie quotidienne. Cela ne suffit pas à créer de la poésie, même si un certain mystère s'installe.

En fait, après avoir abandonné l'humour, Coppens tâte du proverbe et du lapidaire. Il faut cependant dire que l'auteur cède trop souvent aux facilités de langage que lui propose sa culture. Il abuse des allusions (« Mort, où est ta victime ? »), des expressions ambiguës, abstraites ou sybillines. De plus, il utilise des expressions qu'on peut dire forcées ou même fautives (« Le dernier est toujours seul », page 37, ou « Aucune version finale ne sera satisfaite », page 61). Enfin, l'écrivain se laisse trop facilement emporter par le moule de l'alexandrin, qui revient, comme une litanie à l'ancienne, renforcer la rhétorique du moraliste.

Ce que je préfère dans *Distance*, ce sont les pages où Patrick Coppens délaisse l'oracle pour l'aveu et trouve alors un ton plus personnel et communicable.

LE FEUILLETON
Une Américaine bien
tranquille dans la « douce » Albion

LISETTE MORIN

★ Alison Lurie, *Liaisons étrangères*, éditions Rivages, 313 pages.

Pour utiliser le langage de la culture... maraîchère, le mois de janvier, pour les chroniqueurs littéraires, se caractérise par des « arrivages modérés ». Les maisons d'édition qui possèdent de bons fonds en profitent pour rééditer leurs grands auteurs. Ainsi de Gallimard qui nous adressait, produits anciens sous de nouveaux emballages, un Maurice Blanchot de 1959 : *Le Livre à venir*, dans sa collection « Folio/essais », et le tout premier roman de Paul Morand, écrit en 1910-1911, dont on assure qu'il était inédit jusqu'à ce jour : *Les Extravagants*, avec une présentation et des notes de Vincent Giroud. Il faudra sans doute revenir sur ces titres mais, dans le moment où ils nous parvenaient, les éditions Rivages nous permettaient de lire, en traduction française, le prix Pulitzer 1985 : *Liaisons étrangères*, d'une romancière américaine célèbre dans les pays anglo-saxons : Alison Lurie.

Entre la tentation de redécouvrir l'auteur de *L'Espace littéraire* ou le romancier d'*Ouvert et Fermé la nuit*, et de lire un roman inconnu, l'hésitation fut de courte durée. Opter pour Alison Lurie, c'était traverser l'Atlantique, quitter une université américaine pour le milieu londonien des professeurs, des écrivains, des artistes et des comédiens. Mais c'était surtout vivre, le temps d'un printemps et d'un été, en compagnie d'une quinquagénaire spécialiste de la littérature et des chansons enfantines, qui ne se fait pas d'illusions, et n'en laisse guère aux lecteurs, sur ses charmes physiques. Virginia Miner — Vinnie pour ses intimes et même pour tout le monde — est parfaitement consciente des réflexions que ces manœuvres (elle s'installe très commodément dans

le fauteuil de l'avion qui l'amène à Londres) pourraient inspirer à un observateur objectif, qui la trouverait sans doute obsédée par son bien-être.

« Dans cette civilisation, poursuit l'auteur, où les gens jeunes et beaux sont appréciés pour leur énergie et leur égotisme, les femmes vieillissantes et sans beauté sont censées s'effacer, ne pas se plaindre, prendre aussi peu de place et respirer aussi peu d'air que possible... »

On aurait tort de déduire de ce qui précède que le personnage principal de *Liaisons étrangères* est un laideron revêche, une célibataire pourrie de petites manies agaçantes. Le séjour d'étude que Vinnie Miner entreprend n'est pas le premier que lui octroie son université, mais il lui permettra, lui permet déjà de rencontrer un compagnon dont le moins que l'on puisse dire est qu'il gravite autour d'une planète tout à fait inconnue de cette intellectuelle plutôt raffinée.

Il faut lire le roman d'Alison Lurie tout d'une traite. Ne surtout pas l'abandonner avant la page 31 où un autre personnage, également américain et issu de la même université de Corinthe (sic) apparaît. Le roman est, en fait, le récit extrêmement humoristique, quelquefois même corrosif, d'un séjour à Londres de deux universitaires, l'un beau, grand, jeune et séduisant, l'autre, petite, laide et sans aucun attrait autre que celui de son esprit vif et caustique. Fred Turner, comme il fallait s'y attendre, rencontre une très belle Anglaise, riche et aristocratique, s'en éprend, et vivra en quelques mois l'aventure la plus délirante qui se puisse lire, dans un Londres à la fois conventionnel et inattendu. Quant à Vinnie Miner, c'est avec Chuck Mumpson, « ingénieur sanitaire en chômage en provenance de Tulsa, Oklahoma », qu'elle s'offrira un « interlude » amoureux aussi désopilant qu'attendrissant.

Ce qui distingue Alison Lurie de certains de ses compatriotes écri-

vains, qui la différencie notamment des grands expatriés que furent Henry James et Edith Wharton, auxquels on la compare bien à tort, à mon sens, c'est une sorte d'écriture constamment revigorante pour le lecteur. Chaque rencontre, chaque party dans la *gentry*, chaque promenade, chaque flânerie au parc, dans une ville qu'elle adore mais dont elle ne dissimule ni les verrous ni les petits côtés furieusement victoriens, sont le prétexte à des tableaux, ou plutôt des tableaux, dignes de Hogarth ou même de Turner, quand il s'agit d'évoquer les brouillards et les verts paysages de la capitale anglaise.

Quant à vous résumer ce qu'il adient des amours londoniennes de Vinnie Miner et de Fred Turner, ne comptez pas sur moi. J'ai eu trop de plaisir à suivre ces étonnants et inoubliables Américains, partout où les conduit l'auteur, pour vous déflorer les *Liaisons étrangères* (*Foreign Affairs*, chez Random House, 1984, pour ceux qui auraient le goût de le lire en version originale) d'Alison Lurie. Je ne saurais, cependant, omettre de vous signaler qu'un troisième personnage « principal »



Photo Dominique Nabokov

hante les pages du récit. Il s'appelle Fido, c'est un toutou parfaitement imaginaire et qui n'apparaît qu'aux instants de déprime — assez nombreux mais toujours de courte durée — que subit Vinnie Miner. Fido ou l'Apitolement sur soi-même est l'une des inventions les plus drôles du roman, mais c'est en même temps l'un des protagonistes les plus significatifs de ce livre intelligent, décapant par son humour toujours fort bien contrôlé, rempli d'épisodes de la plus folle gaieté, succédant à des moments de tristesse infinie. Pour la jeune Fred, si peu dégourdi, pour la déjà vieille, mais très dé-lurée Vinnie, il faut lire de toute urgence *Liaisons étrangères*.

Un écrivain kényan en prison

NAIROBI (Reuter) — L'écrivain kényan Jean-Baptiste Kariamati a été condamné mercredi à sept ans de prison par un tribunal de Nairobi pour port d'armes et appartenance au groupe socialiste Mwakenya.

des hold-ups afin de financer l'organisation.

Kariamati s'était fait connaître par son livre *Ma vie criminelle* où il raconte les cambriolages qui lui ont déjà valu 14 ans de prison.

Selon le tribunal, le groupe préparait un coup d'État pour mettre en place un gouvernement socialiste.

Selon le tribunal, l'écrivain avait reçu son arme du musicien Ochieng Kabasaleh, condamné à la même peine l'an dernier, pour organiser

ALBERT CAMUS
vu par ROGER GRENIER

ROGER

GRENIER

Albert Camus
Soleil et ombre

Une biographie intellectuelle

« Ce livre n'a pas d'autre objet que d'accompagner Camus dans son itinéraire, et pour ainsi dire pas à pas. Plutôt que de suivre les plans architecturaux qu'il se plaisait à composer, il m'a semblé qu'on retrouverait mieux le courant de l'œuvre en la suivant tout simplement du premier au dernier livre, comme on suit une rivière depuis sa source. »

(R. G.) — En librairie à 19,95\$

Aux éditions Gallimard/Lacombe

ROGER GRENIER sera de passage
au Québec du 11 au 20 février.
Il sera à Québec mercredi, le 18 février,
à l'Université Laval, à 15h30,
et au Cégep de Sainte-Foy, à 19h.

À L'AFFICHE

UNE EXPOSITION, UNE RENCONTRE
AVEC NOS ARTISTES

UN BON FILM, UN BON
DIVERTISSEMENT

C'EST DE TOUTE ÉVIDENCE DANS
LE DEVOIR

OUVERT 7 JOURS
JUSQU'À 21 HEURES

Librairie Champigny inc.
4474, rue Saint-Denis
Montréal (Qué.)
844-2587

Championny
UN JOUR OU L'AUTRE

Les Belles
Rencontres
de la librairie
HERMÈS

aujourd'hui 14 février
de 14h à 16h
YVON RIVARD
auteur de
Les silences du Corbeau
Éditions du Boréal

vendredi 27 février
de 17h à 19h
MICHEL BUTOR

samedi 7 mars
de 14h à 16h
REVUE LIBERTÉ
« watch ta langue 101! »

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Suzanne Jacob
La passion selon Galatée

Dans l'âme de Galatée, toute une panoplie de cicatrices. Comme des tatouages. Plongée dans un « western mythologique », Gala se débat afin d'assurer sa survie. Elle cherche farouchement à être séduite.

«Gala ou Galatée. Du réel à l'imaginaire et jusque dans la folie, voilà une femme qui ne laisse sur-tout pas indifférente. (...) Suzanne Jacob a l'art de nous garder en haleine jusqu'à la fin.»

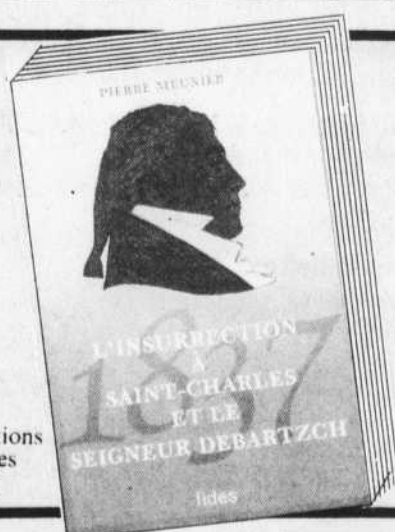
Anne-Marie Voisard/Le Soleil

«(...) des phrases courtes, un style direct, dépouillé, mais qui dit toujours l'essentiel. Et puis une force de prospection qui lui permet de mettre à nu ses personnages dans leurs motivations qu'ils pourraient croire les plus secrètes.»

André Gaudreault/Le Nouvelliste

S E U I L

Pour le 150^e
anniversaire
des Patriotes,
voici
un ouvrage
fascinant
à découvrir.



29 illustrations
174 pages
12,95\$

L'insurrection de 1837 à Saint-Charles
et le Seigneur Debartzch

PIERRE MEUNIER, M.D., FRC,S.C.

Préface et postface de Jean-Jacques Lefebvre

Le seigneur Debartzch, homme d'affaires et homme politique, joua un rôle capital durant les années qui ont précédé l'insurrection de 1837 à Saint-Charles. En suivant ses pas au long de ce récit, on aura une vue en gros plan de l'histoire locale, ce qui ajoutera à la vue panoramique présentée par les historiens.

Dans une première partie, l'auteur retrace la courte biographie du seigneur Debartzch. Une seconde partie est consacrée à l'agitation qui précéda la rébellion. Enfin, en troisième partie, Pierre Meunier décrit la bataille de Saint-Charles lors de l'insurrection de 1837.

fidés
ÉDITIONS

5710, avenue Decelles,
Montréal • H3S 2C5
Tél.: 735-6406

LE DEVOIR CULTUREL

La saison des Grands Ballets

■ Adieu la hardiesse, bonjour la prudence

MATHIEU ALBERT

PAS UN SEUL des 3,400 abonnés des Grands Ballets canadiens (GBC) n'a levé le petit doigt lorsque la direction de la compagnie a subitement modifié la composition des programmes de la saison en cours. Le chambardement est passé en douce, sans heurts ni hauts cris, aussi facilement qu'une lame de rasoir enfoncée dans un carré de beurre. « Je n'ai reçu absolument aucune plainte à ce sujet », déclare Marie-Hélène Gagné, responsable du service des abonnements.

Voilà qui étonne, car la métamorphose opérée sur les programmes, pour n'être pas intégrale, reste majeure, et marque au surplus, par la prudence des sélections de rechange, un net repli sur l'esprit d'audace qui prévalait l'été dernier, au moment où la programmation était rendue publique. Sur les 11 ballets alors annoncés par les GBC, tous constituaient de nouvelles acquisitions au répertoire. Et pas un parmi ceux-ci n'avait pour origine le grand siècle du romantisme. « Notre conseil d'administration a tout d'abord été étonné, confie Jeanne Renaud, codirectrice de la compagnie, mais il a finalement accepté. »

Hélas ! promesse faite n'est pas toujours promesse tenue. Trois ballets anciens déjà inscrits au florilège de la compagnie, soudainement réintroduits dans la grille-horaire, viennent rompre la lancée : *Raymonda*, de Marius Petipa, *Aureole*, de Paul Taylor, et le *Jardin aux lilas*, d'Antony Tudor. Le premier a connu son heure de résurrection en octobre dernier, les deux autres sont présentés à l'occasion du présent séjour de la compagnie à la salle Wilfrid-Pelletier, du 19 au 21 février.

Mais, en soi, les modifications apportées n'altèrent en rien la qualité de la saison. Sur le plan quantitatif même, le public gagne au change : le

total des productions grimpe de 11 à 13. C'est davantage au niveau de l'image de la compagnie que les remaniements effectués sont porteurs de conséquences. La volonté de hardiesse qui a dominé pendant un moment sur l'orientation artistique de la compagnie s'est dissipée au bénéfice d'un profil sensiblement plus conservateur. À cet égard, il n'est pas indifférent de souligner l'ajout au présent programme du pas de deux de *Don Quichotte*, un ballet réalisé en 1869 par Petipa, roi invétéré du pur classicisme.

« Les causes qui nous ont incitées à modifier la saison, explique Jeanne Renaud, sont multiples. Tout d'abord, nous nous sommes aperçus qu'à partir du moment où les danseurs ne travaillent que des pièces contemporaines, le corps développe de nouveaux muscles. Et lorsque, ensuite, vient le moment pour eux de retourner à l'exercice du vocabulaire académique, une période de rééducation leur est nécessaire. Alors, pour éviter de perdre les acquis de l'apprentissage classique, nous leur avons donné des oeuvres qui puissent répondre à cette exigence. »

« D'autre part, les subventions consenties par les trois paliers de l'administration publique n'ont pas atteint les sommes anticipées. Nous avons alors été obligés de faire des choix : *La Cathédrale engloutie*, de Jiri Kylian, et *Jeu de cartes*, de John Cranko, ont été supprimés. Nous avons également demandé à Fernand Nault de remplacer son *Music-Hall* par une pièce de dimensions plus petites (*Visages*, prévu du 26 au



Photo Andrew Oxenham
David La Hay et Gioconda Barbuto dans le *Jardin aux lilas*.

28 mars). Cependant, la soirée consacrée aux chorégraphes montréalais (Paul-André Fortier, Linda Robin et Ginette Laurin) est demeurée intacte. C'était l'une de nos priorités (du 12 au 14 mars). »

Par ailleurs, l'administration de la compagnie a également connu une période de flottement, l'été dernier,

lorsque Danielle Côté, la directrice administrative en poste depuis deux ans, a remis sa démission. « Tout changement au sein d'une direction suppose inévitablement quelques perturbations, commente simplement à ce sujet Jeanne Renaud.

« Mais une chose est certaine, ajoute-t-elle, la suppression de trois ballets à l'intérieur d'une seule saison reste un cas exceptionnel. Il y a toujours des changements qui surviennent au cours d'une année mais, règle générale, on essaie de les limiter au strict minimum. »

Parmi les oeuvres qui ont résisté à l'épuration, on trouvera, le week-end prochain, *Consort Lessons*, du jeune chorégraphe anglais (29 ans) David Bintley. Un ballet bricolé en 1983 pour le *Sadler's Well Royal Ballet* de Londres, compagnie où il a été chorégraphe et danseur soliste jusqu'en août dernier, avant de rallier les rangs du *Royal Ballet*.

À l'image de l'ensemble de sa production (qui totalise près d'une vingtaine d'oeuvres), *Consort Lessons* veut faire passerelle entre le culte de la virtuosité, développé en Amérique par Balanchine, et les trajectoires plus feutrées issues de la tradition britannique léguée par Sir Frederick Ashton (co-directeur et directeur du *Royal Ballet* de 1952 à 1970).

« De Balanchine, dit-il, je retiens la vitesse d'exécution et l'exigence de procurer aux danseurs une allure décontractée. De Frederick Ashton, la fluidité et l'aisance avec lesquelles il avait noué les enchaînements les uns aux autres. »



Photo Jacques Grenier
Le chorégraphe anglais David Bintley.

Est-il réceptif aux mouvements exploratoires qui prolifèrent depuis 10 ans dans la tribu des jeunes chorégraphes ? « En 1982, j'ai traversé une crise d'identité artistique. C'est à ce moment que j'ai compris que mon outil de travail restait le langage issu de la tradition classique. »

Un choix qu'il n'a pas eu à regretter : dès l'année suivante, il rafle deux prix avec *Consort Lessons* : le *Standard Ballet Award* et le *Dance and Dancers Award*. Ce dernier, attribué pour la qualité des décors, signés Terry Bartlett, et pour consacrer l'oeuvre meilleure production de l'année.

Depuis, le nom du chorégraphe caracole au sommet des valeurs sûres de la chorégraphie contemporaine. Un nom encore inédit pour nous, qui reste à découvrir, de jeudi à samedi prochain, via les GBC.

En complément de programme, nous pourrions également voir *Jardin aux lilas*. Un ballet en forme de psychodrame pour quatre danseurs, réalisé en 1936 par Antony Tudor. *Aureole*, de Paul Taylor (1962), un pas de cinq léger et fringant. Finalement, le pas de deux de *Don Quichotte*. « Un pur bijou », affirme Jeanne Renaud.

Soyez enfin libéré
Cessez de fumer



STUDIO DE MUSIQUE ANCIENNE DE MONTRÉAL

DIRECTION ARTISTIQUE:
RÉJEAN POIRIER ET
CHRISTOPHER JACKSON

présente

Concertos Baroques et Rococo

DIRECTION: Réjean Poirier, Daniel Cuiller
SOLISTES: Daniel Cuiller, violon (France) Louise Le Comte, flûte à bec
Liselyn Adams, flûte Bruce Haynes, hautbois
Susie Napper, violoncelle

Dimanche 15 février à 20 heures

SALLE POLLACK 555, rue Sherbrooke ouest, (Métro McGill) Renseignements: 843-4007

L'UNIVERSITÉ D'OPÉRA DU QUÉBEC

et le département
de musique
de l'UQAM présentent

Dialogues des carmélites

Opéra en trois actes de FRANCIS POULENC
d'après la pièce de Georges Bernanos

Direction artistique COLETTE BOKY

Les 17, 18, 19, 20 et 21 février 1987 à 19h30,
et le 22 février 1987 à 14h00.

Université du Québec à Montréal, salle Marie-Gérin-Lajoie, 1455, rue
Saint-Denis, Local JM-400, niveau métro (métro Berri-de Montigny)

Renseignements: 282-3456
Contribution volontaire de 3,00\$

Université du Québec à Montréal

Le cahier culturel
du DEVOIR,
une place de choix
pour les amoureux
de la littérature

Pour de plus amples
informations sur les
tarifs publicitaires et
pour les réservations,
contactez
Jacqueline Avril
842-9645

Concerts de musique de chambre Allegria

Quatuor

flûte Timothy Hutchins
hautbois Theodore Baskin
basson Nadina Mackie
clavicébin Robert Sigmund

Oeuvres de
Telemann, Bach et Fischer

vendredi, 20 février 1987, 20 h.

Salle Tudor, 5e étage, Ogilvy
1307, rue Ste-Catherine Ouest,
Montréal

Entrée libre



TANGENTE
présente

les 13, 14 et 15 février à 20 h 30
au Centre culturel Calixa Lavallée
(3819, ave Calixa Lavallée)

TORONTO INDEPENDENT DANCE ENTERPRISE

T. I. D. E.
INFORMATION: 842-3532



LE CHOEUR

DE
L'ÉGLISE ST. ANDREW
AND ST. PAUL

PATRICK WEDD
directeur de la musique

MUSIQUE SACRÉE
DE LA FRANCE
Durufé, Fauré, Langlais

Le dimanche 15 février 1987
20h00

L'ÉGLISE ST. ANDREW
AND ST. PAUL

Rue Sherbrooke (coin Redpath)
Offrande volontaire Bienvenue à tous

Programmes d'aide aux artistes

Ministère des Affaires culturelles

PRIX DU QUÉBEC

Le gouvernement du Québec attribue annuellement six prix pour souligner la carrière exceptionnelle de Québécois ou Québécoises qui ont contribué à notre avancement culturel, social et scientifique.

Les personnes, groupes ou organismes qui désirent présenter des candidatures doivent faire parvenir un curriculum vitae détaillé, un résumé de la carrière du candidat ou de la candidate ainsi qu'une liste à jour de ses oeuvres et réalisations.

Inscription: jusqu'au 1er mai 1987.

MÉDAILLES DES PRIX DU QUÉBEC 1987

Les artistes professionnels des arts visuels familiarisés avec le travail en trois dimensions sont invités à participer au concours Médailles des Prix du Québec 1987. Les médailles en argent que les artistes créeront à cette occasion sont destinées à récompenser les six lauréats ou lauréates des Prix du Québec.

Les candidats et candidates doivent soumettre un curriculum vitae accompagné d'une vingtaine de diapositives ou de photographies d'oeuvres récentes.

Inscription: jusqu'au 13 mars 1987.

STUDIOS DU QUÉBEC

Le concours Studios du Québec à Paris, à New York et à Montréal donne la possibilité à des artistes professionnels du Québec d'occuper l'un des trois studios pendant une année.

Studio de Paris

Le concours s'adresse aux artistes en arts visuels et en musique. L'aide financière accordée peut atteindre 15 000 \$.

Studio de New York

Le concours s'adresse aux artistes en arts visuels, en arts d'interprétation, en métiers d'art, en création littéraire et en cinéma. L'aide financière consiste en une bourse d'un maximum de 14 000 \$ ou en deux bourses de 7 000 \$.

Studio de Montréal

Le concours s'adresse aux artistes en arts visuels. Une aide financière peut lui être allouée pour des frais de subsistance et de réalisation (1 000 \$ par mois au maximum) et pour le remboursement, s'il y a lieu, de ses frais de déplacement, jusqu'à concurrence de 1 000 \$.

Inscription: jusqu'au 13 mars 1987.

BOURSES DU QUÉBEC

Le programme Bourses du Québec offre des bourses pour la réalisation de projets de création ou de perfectionnement de longue durée, c'est-à-dire de 5 à 12 mois. Il s'adresse aux créateurs, créatrices et interprètes professionnels reconnus qui ont des réalisations majeures à leur actif en arts d'interprétation, en arts visuels, en littérature ou en métiers d'art.

Le montant maximal d'une bourse est de 20 000 \$ pour un projet d'une durée de 12 mois.

Inscription: jusqu'au 31 mars 1987.

ACCESSIBILITÉ

Le programme s'adresse aux professionnels québécois de l'art, reconnus par leurs pairs comme des professionnels dans leur discipline et ayant à leur actif des réalisations importantes. Il accueille des projets de recherche, de création ou de perfectionnement d'une durée d'une semaine à quatre mois. Le jury multidisciplinaire chargé de sélectionner les projets est nommé pour un an et siège périodiquement, toutes les six semaines environ.

Inscription: jusqu'au 15 mai 1987.

STAGES DE PERFECTIONNEMENT EN MÉTIERS D'ART À L'ÉTRANGER

Le programme s'adresse aux maîtres artisans en exercice désireux de se perfectionner à l'extérieur du Québec dans l'une ou l'autre des disciplines des métiers d'art, en design appliqué ou en gestion des entreprises de production.

Lors de l'inscription, le candidat ou la candidate devra avoir organisé son stage et avoir reçu l'acceptation écrite de son répondant à l'étranger.

La durée des stages est de 3 à 12 mois et le montant maximum accordé est de 25 000 \$ pour 12 mois.

Inscription: jusqu'au 3 avril 1987.

Renseignements et formulaires

Ministère des Affaires culturelles
Direction des services aux artistes
225, Grande Allée Est
3^e étage, Bloc A
Québec, Québec
G1R 5G5

Tél.: (418) 644-7206



Ministère des
Affaires culturelles
Service aux artistes

Québec

LE DEVOIR CULTUREL

CHARLIE WATTS

■ Le rêve de gamin du gentleman-batteur

SERGE TRUFFAUT

L'ÂME discrète des Rolling Stones depuis 25 ans vient de réaliser son rêve de gamin. Entre une partie de pêche à la ligne dans le Dorset et un match de soccer à la télévision, Charlie Watts a pu enfin interpréter sur différentes scènes d'Europe et d'Amérique du Nord les grands succès du jazz d'avant-guerre.

À l'image de ces parents qui patientent, pendant que leur progéniture grandit, avant de se payer du bon temps, ce gentleman-batteur aura attendu que les quatre lascars de la plus folle machine de *rock'n'roll* mettent un terme à leurs frasques d'adolescents avant de saisir cette fameuse occasion qui fait le larron. Après avoir fait la vaisselle et la lessive sans dire un mot, il était temps.

Comme en témoigne son disque *Live at Fulham Town Hall*, paru sur étiquette CBS, son *big band*, c'est sa retraite en Floride. Il y a enfin retrouvé ses amis d'enfance; c'est le cas du contrebassiste Dave Green et du trompettiste-chauffeur de taxi Colin Smith.

Et, parce qu'il est modeste, il a demandé à ce modèle qu'il allait admirer dans les boîtes de jazz du Londres des années 50, le batteur Bill Eyden, de joindre cet orchestre qui réunit « les musiciens anglais que j'admire le plus ».

« Bill lit tellement bien la musique qu'il peut boire quelques bières sans que cela ne le dérange. Moi, je n'y parviens pas. Et, dans un *big band*, il faut d'excellents lecteurs, c'est une question d'équilibre. » Quand on est 32 à tambouriner ou à pianoter, il est effectivement conseillé d'avoir de sacrés plombiers. Sinon, c'est bonjour les dégâts !

Comme il est coutume lorsque des retraités se rencontrent, Charlie, Bill, Dave, Colin, John Stevens et les autres se racontent mutuellement leurs « bons vieux souvenirs ». Le disque ne comprend, en effet, que des standards des années 30 et 40, composés par Benny Goodman, Lionel Hampton, Lester Young, Sir Charles Thompson et Charlie Parker.

Même s'il a débouché des souffleurs comme Paul Rutherford et Evan Parker, réputés pour leurs jeux avant-gardistes, l'esprit du *Charlie Watts Orchestra*, du moins celui du disque, s'apparente plus au style de Charlie Ventura ou de Woody Herman qu'à celui du Mingus rageur des années 60 et 70. Pourtant, l'idéal serait de sonner comme l'orchestre de Charles Mingus à Carnegie Hall.

Bref, on laisse aux jeunes le soin d'aller fouiner les sentiers de l'expérimentation musicale. Nous, semblent dire les mines réjouies de la pochette, il y a bien longtemps que nous avons compris que les vins primeurs, c'est dur pour l'estomac.

D'ailleurs, l'interprétation de *Lester Leaps In*, véhicule prisé par une quantité de saxophonistes afin d'improviser longuement, est littéralement pépère. Pas de longs solos, pas d'esbroufes, pas d'éclats.

De toute façon, quant six saxophonistes, comme c'est le cas ici, prennent le droit à la parole, le discours doit être concis. Pas de place aux bavardages avec Don Weller, Evan Parker, Alan Skidmore, Bobby Wellins, Danny Moss et Courtney Pine. C'est anglais, c'est posé.

Et puis, comme une soirée de travail, c'est long, on décide de temps à autre de mettre au repos une partie de la troupe. Alors, les vibraphonistes Jim Lawless et Bill Lesage ainsi que le contrebassiste Dave Green jouent seuls et de façon débonnaire *Moonglow*. Le temps d'une pièce, le *Robbin's Nest* de Sir Charles Thompson, tout le monde reprend le collier. On s'y défoule tellement qu'à la fin on se retire à nouveau, laissant Dave Green et l'autre contrebassiste, Ron Mathewson, réciter leur couplet sur *Scapple from the Apple*, de Charlie Parker.



Lors de la récente publication de cet album, et après une série de spectacles en Europe et dans les villes du Nord-Est américain, Toronto inclus, le *Charlie Watts Orchestra* est devenu un événement médiatique. Qu'un Rolling Stone s'implique dans le jazz, ça pique évidemment la curiosité. Dans le fond, c'est une simple histoire de nom.

Il y a cinq ans à peine, ce musicien avait formé, en compagnie de Jack Bruce, Alexis Corner, Hal « Cornbread » Singer et quelques autres, un orchestre d'une douzaine d'artistes, dont le répertoire se composait des succès du « *New-Orleans* » et du *boogie-woogie* des années 20 et 30. Ils s'étaient baptisés le « *Rocket 88* », d'un morceau célèbre du pianiste Pete Johnson.

Quoiqu'il en soit du passé, la notoriété actuelle est bien légitime. Et ce, même si on a analysé docement et sottement, ici et là, le *Charlie Watts Orchestra*. « Il nous faudrait encore 40 ans devant nous pour que

notre orchestre sonne comme celui de Count Basie. »

Et le musicien, comment se voit-il ? « Le jazz est un domaine que j'aimerais toujours, je veux dire le jazz en tant que synonyme de liberté, ce qui m'amène à me considérer comme une sorte d'imposteur dans la mesure où je ne sais pas grand-chose du *free-jazz*, mais je ne le rejette pas. Ce n'est pas tellement une question de difficulté, c'est plutôt la manière de faire quelque chose. »

En attendant le prochain album, Charlie Watts, entre la pêche et le soccer, entre sa bande de copains de son orchestre et des Rolling Stones, vieillit tranquille en rêvant « de monter sur la scène de *Massey Hall* et d'être le batteur de « *Salts Peanuts* » derrière Dizzy Gillespie, Charlie Parker, Charles Mingus et Bud Powell. »

Citations extraites d'une entrevue accordée en 1981 au mensuel français *Jazz Magazine*.

Retour du Midem

Peut-on vendre du Boulez comme du Martine Saint-Clair ?

CAROL BERGERON

CANNES — Une vitrine, un temple, une foire commerciale ? Le Midem de Cannes est tout cela à la fois. Le Marché international du disque et de l'édition musicale (Midem) rassemble tous ces gens qui clament très haut leur intérêt pour la musique et qui confondent volontiers une clef de sol et un signe de dollar. En cette 21e reprise du Midem, tout le monde sacrifie à l'autel du *compact disc* (CD).

Fils d'une technologie de pointe, ce jeune dieu s'imposait en salueur : il avait terrassé le sombre « disque noir » et sorti l'industrie phonographique du marasme où elle sombrait.

Avec le CD, le marché du disque classique qui, il y a peu de temps encore, battait l'aile, a maintenant retrouvé une nouvelle jeunesse. Les gros éditeurs phonographiques s'en frottent les mains d'aise. Ils sont à l'heure des statistiques exubérantes : 50 millions de CD vendus en 1985 à l'échelle planétaire. Une estimation de 120 millions d'unités l'an dernier et les plus pessimistes tablent sur plus de 700 millions par an à l'horizon 1990.

Que le CD remplace le microsillon, pourquoi pas ? car, après tout, si le numérique a fait perdre au son une certaine chaleur, les avantages qu'il apporte ne sont pas négligeables. Si le CD reste, il aura fait de nous faire oublier jusqu'à l'existence même du bon vieux 33-tours.

Toute cette agitation autour du CD cacherait-elle une certaine inquiétude ? Je le crois. Au moment où l'industrie du disque se refait une santé, on peut se demander si le vaccin CD la guérira du cancer qui la ronge. Microsillon, cassette ou CD, cette industrie fabrique un produit dont le stockage pose de plus en plus de problèmes. Voilà le mal et si personne n'y voit, elle finira par en crever; elle croulera sous les tonnes de disques invendus.

À l'ère des ordinateurs et des banques de données, il faudra bien que la diffusion de la musique y

trouve son profit. Les inventaires d'éditeurs, de distributeurs, de disquaires et, par conséquent, les collections des amateurs n'auront, un jour, plus leur raison d'être. Il suffira alors au « consommateur » de musique (le mélomane, si l'on préfère) de se brancher à une banque centrale pour obtenir l'oeuvre et l'interprétation de son choix.

Cela n'a rien d'utopique ou de futuriste. Si l'on n'en parle pas maintenant, c'est que de gros investissements sont en jeu et, du plus gros au plus petit, du fabricant au vendeur du coin, tout le monde y veut faire son profit. Aujourd'hui le CD, demain le DAT (*Digital Audio Tape*, l'équivalent au CD de la cassette au microsillon), et après-demain (dans cinq ans environ) le vidéodisque. Il faut donc convaincre le consommateur de consommer tout cela.

Mais où est la musique, où sont les créateurs et les interprètes ? L'élément premier de toute cette économie ne semble pas préoccuper ceux dont le souci principal est de maximiser le plus rapidement possible le profit de leurs investissements.

Dans l'état actuel des choses, l'éditeur phonographique achète l'interprétation d'une oeuvre musicale qu'il enregistre et fait graver sur CD ou tout autre support. En supposant que son travail ait été accompli dans des conditions idéales (et même autrement), il voudra vendre son produit afin de récupérer les sommes investies.

Avant d'atteindre le consommateur, cependant, un disque passera des mains d'un distributeur à celles d'un disquaire. Ces intermédiaires voudront, bien entendu, se faire payer pour le service qu'ils offrent. Pour nous du Québec, par exemple, c'est là que les problèmes s'amoncellent.

Surtout dans le domaine classique, le rôle de l'intermédiaire est particulièrement délicat. Il repose sur une compétence que n'ont visiblement pas tous les distributeurs et tous les disquaires. En d'autres termes, ce qu'on trouve à l'étalage d'un magasin n'est pas forcément le reflet fidèle de ce que l'édition phonographique propose.

Dans le domaine classique, la notion de profit n'est pas la même que dans le domaine populaire. Vendre une Martine Saint-Clair, ce n'est pas la même chose que de vendre un Pierre Boulez et, à vouloir confondre les deux, on ne fait étalage que de son incompetence. Si les productions *Harmonia Mundi* et leur dizaine de sous-marques — Adès, Pathé-Marconi ou INA-GRM (pour ne citer que des éditeurs français) — ne nous parviennent qu'au compte-gouttes, c'est peut-être que leur distributeur (Sélect) n'a pas su en mesurer adéquatement la valeur.

Il n'est pas ici question des taux de change; cela n'explique pas tout. Ce n'est pas tout de se constituer un catalogue imposant, encore faut-il savoir en vendre le contenu; cela n'est pas, il faut le croire, affaire d'amateur.

Consolons-nous, la mauvaise distribution n'est pas un problème local : il suffit de voir à quel point l'éditeur *Erato* souffre de l'incurie de RCA, son distributeur canadien. Que l'on pense encore aux insurmontables difficultés auxquelles se heurtent les petits producteurs phonographiques. Demandez à R.E.M. (France), à Fideart ou à S.N.E. (Québec) s'il est facile d'atteindre le consommateur et vous comprendrez qu'il est peut-être plus simple d'enregistrer une oeuvre (car les gens qui y participent savent ce qu'ils font) que de la rendre jusqu'au disquaire.

Curieusement, l'industrie du disque me semble à la fois pleine d'énergies nouvelles et rongée par la maladie. On voudrait vendre une symphonie de Mozart, une pièce de Tremblay ou de Boulez comme on vend des chaussettes ou des chemisiers. Lorsque Tremblay ou Boulez ne font pas immédiatement recettes, on dit qu'ils sont mauvais et que leur musique n'intéresse personne. Au saint nom du « profit », on est devenu non seulement sourd mais encore stupide. Il faudra bien, un jour, qu'on ait le courage de se débarrasser de ces vendeurs du temple. Il faudra trouver d'autres manières d'accorder le musicien et le mélomane.

LA GROSSE VALISE PRÉSENTE
MASQUE N'TAPE
MISE EN SCÈNE PAUL BUISSONNEAU
À LA VEILLÉE 1371 ONTARIO EST
DU 18 FÉVRIER AU 8 MARS À 20H30
BILLET EN VENTE À LA LIBRAIRIE CHAMPIGNY
RÉSERVATIONS 526-6582

musée-théâtre
Invitation à toute la famille
À l'occasion de la Saint-Valentin
«Tendres souvenirs»
Animation théâtrale
dans les pièces meublées du musée
14 et 15 février
Heures: 12h30 et 13h00
14h00 et 14h30 15h30 et 16h00
Le Château Dufresne
Musée des arts décoratifs de Montréal
Angle Pix IX et Sherbrooke
(514) 259-2575

« LE SHOW DE L'ANNÉE » François Dompière - CKAC
« LA PASSION MAGNIFIQUE DE LOUISE » Nathalie Petrowski - Le Devoir
« BOULEVERSANT » Louis Tanguay - Le Soleil

FORESTIER
LA PASSION
EN REPRISE
VENDREDI 20 ET SAMEDI 21 MARS, 20h00

EN COLLABORATION AVEC
SUPER CLUB CFOR 92.5
présente
EDDIE FISHER
Le 19 au 22 février
Le 25 au 28 février
FORFAIT DINER/
SPECTACLE TOUS LES SOIRS
Dîner servi à 18h30, spectacle à 20h45
MER., JEU., DIM. 37,50\$
VEND. 40,00\$
SAM. 42,50\$
PLUS TAXE ET POURBOIRE
OPTION SPECTACLE SEULEMENT
SAMEDI À 23H
15\$ PLUS
2 CONSOMMATIONS MINIMUM
RÉSERVATIONS — 731-7771
La Diligence

LES RÉCITAUX
Merrill Lynch
23 FÉVRIER, 20 H
Zoltan Kocsis pianiste
LISZT Rapsodie hongroise no 5 en mi mineur, « Héroïde-épique »
LISZT Ave Maria
LISZT (« Die Glocken von Rom »)
SCHUBERT Grosses Konzertsolo
Sonate en la majeur, D 959 (1828)
billets : 19 \$, 16 \$, 14 \$, 11 \$
Merrill Lynch
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
Réservations téléphoniques: 514 842-2112. Frais de service. Redevance de 15 \$ sur tout billet de plus de 75 \$.

MUSICAMERATA
Montréal
« Il faudrait aller plus souvent à Musica Camerata » — C. Gingras
Le samedi 21 février 1987 à 20 heures
Salle Redpath (Université McGill)
3459, rue McTavish
Invitée spéciale: **CHANTAL JUILLET**, violon
PROKOFIEV Sonate Op 56 pour deux violons
SCHUMANN Sonate Op 105 en la mineur pour violon et piano
Mac MILLAN Deux esquisses pour quatuor à cordes: Notre Seigneur en pauvre; A Saint-Malo
DVORAK Quintette Op 81 en la majeur pour piano et cordes
Billets: 8\$ et 5\$ (étudiants et âge d'or)
En vente dès 19h le soir du concert
Renseignements/Réervations: 355-1825

LE DEVOIR CULTUREL

ANDRÉ MELANÇON

Suite de la page B-1

cord, d'autant plus que *Bach et Bottine* lui tient particulièrement à cœur. Il reconnaît, toutefois, que le personnage masculin de *Bach et Bottine* — un célibataire endurci qui a peur de ses émotions et vit coupé du monde et enfermé dans la belle bulle de la musique classique — lui ressemble davantage. « C'est vrai que c'est un peu moi. Je me souviendrai toujours de la phrase d'une petite fille sur le tournage des *Vrais Perdants*. Je m'agrippais contre le fait que les enfants ne parlaient pas. Elle m'a répondu : "C'est pas vrai qu'on ne parle pas, c'est vous qui n'écoutez jamais. Quand vous posez les questions, vous vous arrangez pour donner les réponses." »

Ce mot d'enfant a fait réfléchir Melançon qui a compris, ce jour-là, que les enfants n'étaient pas aussi *cute*, voire inoffensifs, qu'il le croyait. « Dire que les enfants sont "cute", c'est leur enlever toute possibilité de nous atteindre et de nous remettre en cause », dit-il.

De son aveu, *Les Vrais Perdants* et *Le Lys cassé* ont été les films les plus difficiles à réaliser. Pourquoi ? « Parce que j'essaie de cerner des choses qui sont douloureuses chez les enfants. Les enfants, à mon avis, ne sont pas très différents des adultes. Ils peuvent être le *fun* comme ils peuvent être chiants. Les enfants vivent leurs émotions de façon plus forte et plus directe. Je crois que les adultes auraient avantage à se souvenir de cette intensité. Quand on vieillit, on civilise cette intensité-là alors que les enfants, avant d'être chomés, sont en contact direct avec cette dimension-là. »

Où a-t-il pigé tout cela ? André Melançon éclate de rire. « Comment, tu ne savais pas ? », dit-il, avant de débiter son *curriculum vitae*. « Tout le monde sait que j'ai fait mon cours en psychologie, après quoi j'ai travaillé comme psycho-éducateur à Boscoville pendant cinq ans. Avec les adolescents, je faisais du théâtre et du cinéma. J'ai finalement quitté Boscoville pour faire des films. Évidemment, cela explique tout... »

Je renchéris. Le cinéma de Melançon est un cinéma éminemment psychologisant. Les motivations des personnages ne sont jamais occultées. Tout finit par sortir au grand jour, tout finit par s'expliquer. Le cinéaste, une fois de plus, n'est pas d'accord : « Attention ! si mes films ne sont que psychologiques, alors je manque mon coup. Il est évident que j'aime la psychologie. À l'époque où j'étudiais à l'université, Piaget était le pape. La psychologie reste, pour moi, un outil de travail et c'est tout. Le regard que je pose sur les enfants n'est pas le regard d'un psychologue. Un psychologue cherche les racines d'un problème. Moi, je cherche à montrer comment on vit le problème et comment on peut s'en sortir mais pas de façon thérapeutique. »

André Melançon se défend avec trop d'ardeur pour qu'on puisse douter de sa bonne foi. Son cinéma est fondé sur la psychologie mais non sur la thérapie. Ses thèmes trempent dans la psychologie pour mieux s'en libérer. Ce sont les relations humaines qui, fondamentalement, l'intéressent. S'il choisit le monde des enfants pour l'exprimer, c'est d'abord parce qu'il prend plaisir à travailler avec des enfants. « Les enfants m'ont énormément appris de choses sur moi-même. Ils m'ont, en quelque sorte, remis en cause mais cela ne veut pas dire que je vais tourner tous mes films avec et sur les enfants. Les six ans que j'ai faits avec la LNI m'ont redonné le goût de travailler avec des comédiens professionnels. Dans mon prochain film, il n'y aura probablement pas d'enfants. Je me rends compte qu'en ce moment, il y a une surenchère. Trop, c'est trop. C'est devenu de l'exploitation, pas juste de la part des producteurs de films mais des agents d'immeubles qui sentent que c'est rentable. En même temps, je suis ambivalent parce que c'est important que l'enfant prenne sa place à l'écran, pas à n'importe quel prix, mais c'est important parce qu'il fait partie de la société, comme les garderies. Pourquoi vouloir écarter les enfants et attendre qu'ils soient adultes ? »

Malgré l'ambivalence, Melançon a envie de changer de registre. Il a envie de faire un type de film qu'il n'a jamais fait, un film de 1987, plus dur, plus « sale ». C'est lui-même qui choisit le mot. Un film sale ? Le cinéaste de l'enfance aurait-il besoin de s'encanailler et de nous faire découvrir le véritable ogre qui sommeille en lui ? Il n'y a rien qui me déplaît plus que de me faire dire que mes films sont gentils, répond-il. D'abord, je ne crois pas qu'ils le soient, même s'il reste qu'il y aura toujours de la tendresse dans mes films. Après tout, je ne peux pas aller contre ce que je suis. On ne se refait pas à 45 ans. Mais, en ce moment, j'ai envie d'exprimer autre chose, quelque chose de plus pessimiste. Ce que je vois autour de moi, le cul-de-sac, quoi. Les gens sont désabusés. Moi aussi, même si je suis foncièrement un utopiste et que je crois encore aux rapports humains, c'est-à-dire à des rapports qui ne marchent ni au pouvoir ni à l'autorité. Je crois qu'on peut y arriver, c'est pas fait encore, mais c'est possible. On peut apprendre. Moi, en tout cas, j'apprends tout cela en faisant des films. »

Dans le monde selon Melançon, les enfants ne sont pas toujours « cute » mais tout est possible. L'enfance n'est pas l'enfer, l'enfance n'est pas un paradis. « C'est une pizza », lance-t-il à la blague et comme pour revenir sur terre, loin des grilles psychologiques qui le hantent encore mais qu'il chasse un peu plus loin avec chaque nouveau film.

— Nathalie Petrowski

Le Met au goût du jour

Suite de la page B-1

jours faire la petite bouche et jouer du lorgnon; les amateurs d'art, eux, ne se priveront pas de joies que procure l'aile Wallace.

Donc, tout n'est pas parfait, c'est vrai, mais, pour racheter les tableaux inintéressants et les écoles omises, on nous sert des Modigliani, des Picasso, des De Kooning, etc., qui nous forcent à une deuxième et à une troisième visite.

L'accrochage est chronologique, de 1900 au rez-de-chaussée à 1985 au deuxième. On a cependant placé au cœur des œuvres du début du siècle la salle Kimmelman, grand espace de 110 pieds sur 31, conçue pour les installations temporaires d'artistes vivants; Robert Rauschenberg inaugure la galerie avec un extravagant montage de photos, de peintures, de sculptures, d'objets, d'éléments sonores enregistrés, de vêtements, etc., qu'il intitule *1/4 Mile or 2-Furlong Piece*.

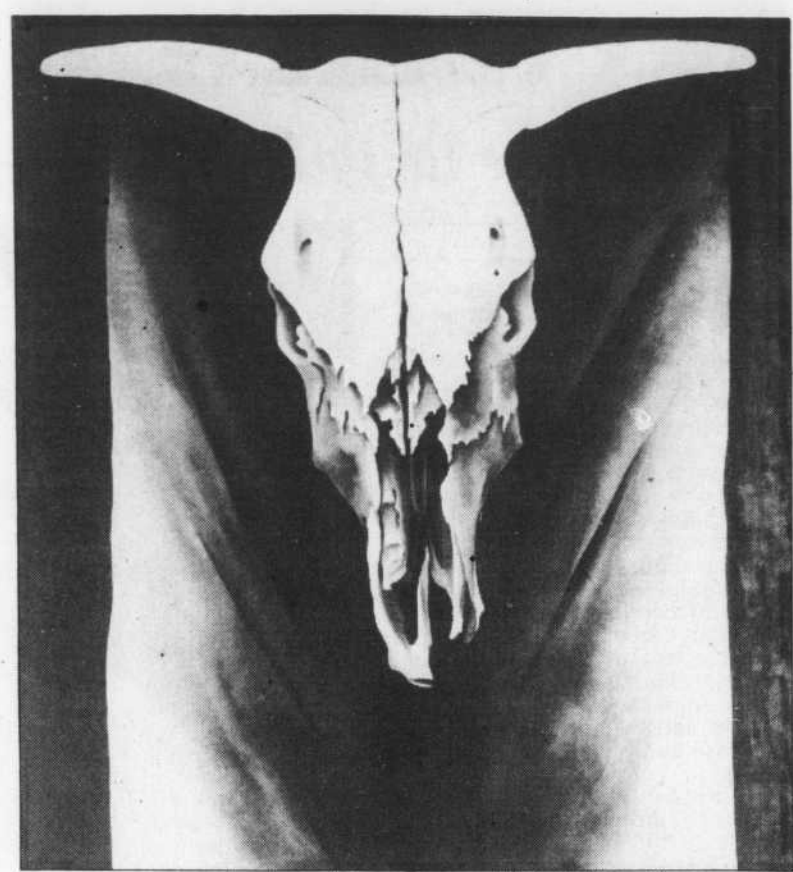
Le spectateur est accueilli dans la première galerie par un ensemble de toiles européennes représentant les principaux courants de la peinture d'avant-guerre. D'abord, des Bonnard opulents qui feront rougir bien des conservateurs de musée tant par leur nombre que par leur qualité. Puis des Picasso des premières périodes, dont le célèbre portrait de Gertrude Stein; ensuite, les fauves, Derain, Vlaminck et Van Dongen, et deux saisisantes *Improvisations* (n° 5 et n° 27) de Kandinsky. Un Matissse magistral, *Capucines et la Danse*, domine la salle suivante en-

tour d'un des chefs-d'œuvre de Dufy, *La Grille de fer forgée*, qui nous maintient à l'extérieur d'un jardin touffu, d'un De Chirico angoissant de vide et de perspectives perdues, de la *Table de billard*, une merveille de Braque peu connue parce que peu vue, etc. Inutile de dresser une trop longue liste des richesses accumulées ici : les seuls noms de Cézanne, Chagall, Rousseau, Soutine, Klimt, Feininger, Monet compléteront le portrait d'une époque magnifiquement tracé par le Met et ses conservateurs.

Les salles subséquentes nous déplacent dans l'espace mais pas dans le temps. Que se passait-il dans les ateliers d'Amérique pendant qu'en Europe on bouleversait la grammaire de l'art ? Des jeunes peintres, pour la plupart revenus d'études outre-Atlantique, inventaient l'art des États-Unis. John Sloan, Maurice Prendergast, Child Hassam, Reginald Marsh et Edward Hopper décrivait la ville, son activité, sa cohue et l'existence de ses habitants. Marsden Hartley, Georgia O'Keeffe et Charles Demuth abordaient l'abstraction alors que Grant Wood et Thomas Hart Benton illustraient les traditions naissantes du Nouveau Monde.

Au bout de ces galeries, la Deuxième Guerre mondiale, Dali, Tanguy, Magritte, Balbus mais, surtout, le génial triptyque de Max Beckmann *Beginning*, un des trésors du Met, sur le thème de l'enfance.

Pour nous arracher à l'emprise des dernières toiles, la lumière douce et la verrière de 30 pieds de hauteur d'une galerie longue et étroite, mi-

Georgia O'Keeffe, *Cow's Skull: Red, White, and Blue* (1931).

lieu dénudé idéal pour les sculptures d'aujourd'hui. Quelques pièces seulement mais judicieusement choisies : Bourgeois, Moore, Kelly, Smith, de Rivera. Également, l'humour de Jim Dine, la complexité de Nevelson et la révélation de Timothy Woodman dont *Orphée et Euridyce* rappelle nos livres d'enfants qui déplaient sous nos yeux un univers de carton en trois dimensions. Attendant à cette cour, deux petites salles intimes, on pourrait les appeler salons : la première présente 30 œuvres de petit format de Paul Klee, la seconde une mini-histoire de la photographie par ses meilleurs créateurs.

Au dernier étage, l'après-guerre en Amérique. Les expressionnistes abstraits, Pollock, Rothko, Still, Gorky, Motherwell; les formalistes, Reinhardt, Kelly, Albers; les *pop*, Warhol, Lichtenstein, Rosenquist;

les figuratifs, Porter, Katz, Pearlstein. À ne pas manquer au milieu de cette agitation, l'émouvant *Black, White and Grey* (1959) de Krantz Kline (il est fascinant de le comparer au *Nijinsky en Petrouchka*, œuvre figurative du même auteur, exécutée 20 ans plus tôt et exposée au rez-de-chaussée) et le brillant *Ocean Park n° 20* du Californien Richard Diebenkorn, évocation étonnante de la lumière et de la mer de l'Ouest.

La dernière salle est sans doute la plus contestable : elle renferme 12 tableaux et sculptures produits entre 1982 et hier par les vedettes du jour des marchands d'art : Baselitz, Schnabel, Booth, True, Cruz Azaceta, etc. Ces noms auront-ils leur place dans l'aile Lila-Acheson-Wallace dans 50 ans ou seront-ils les Cindy Lauper des arts plastiques, pour consommation immédiate seulement ?

— Maurice Tourigny

Cinq Canadiens à France-Culture

Le programme musical de France-Culture a prévu plusieurs émissions sur la musique contemporaine canadienne, dont la retransmission en différé d'un concert qui sera donné le lundi 23 février au *Café de la danse*.

Ce concert permettra de découvrir, pour la première fois en Europe, cinq compositeurs canadiens ayant travaillé au *Banff Centre of*

Fine Arts (Alberta) : Bruce Mather, Julian Grant, Claude Schryer, Daniel Janke et Sylvaine Martin.

Au programme de ce même concert figurera la création d'une pièce du compositeur français Henry Fournès avec des interprètes canadiens, suisses et français : 42, rue Dalayrac, pour piano, clarinette et percussions.

— AP

FRANÇOIS HÉBERT

Suite de la page B-1

sion naïve et native du monde, une pureté de perception par-delà les cultures, les systèmes et la logique. La fable permet de fonctionner dans une sorte de monde naissant, de s'approcher du mythe où le monde est constamment en gestation et en train d'advenir. Cela me fascine de prendre mes distances par rapport aux schèmes culturels ambiants. Pour le dire plus simplement, j'aime la naïveté des enfants et j'essaie de la retrouver. Je déplore qu'il y ait tant d'adultes ! Mais je n'ai pas la nostalgie de mon enfance. Ce n'est pas un sentiment historique qui m'anime. Je préfère tout simplement être enfant à ma façon, aujourd'hui. J'essaie de cultiver un regard neuf.

Ce moraliste se méfie, cependant, de la littérature moralisante. Ses fables n'annoncent pas une morale sous forme de proverbe ou de directive au lecteur. L'auteur se contente de sourire derrière ses personnages. De même, quand il devient critique littéraire, François Hébert ne veut pas changer le monde.

« La critique, c'est essentiellement un témoignage. Quand j'écris une critique, je transmets mon expérience d'un texte. La critique ne repose pas sur d'autre critère que le sens que j'ai reçu d'une œuvre ou d'un livre. Après mon témoignage, vous pouvez faire ce que vous voulez ! Je n'ai pas le désir de transformer le paysage littéraire. J'ai à témoigner à ma façon. Il est vrai, cependant, que la situation de critique est un peu en porte-à-faux puisque la critique prend son expérience personnelle pour la distribuer aux masses. C'est une situation souvent malaisée et il faut beaucoup de doigté pour que ça fonctionne bien. »

François Hébert m'avoue qu'il n'a pas toujours été à l'aise dans

son rôle de critique. Pas plus qu'il n'a trouvé agréable toujours d'être lui-même critiqué comme écrivain. « J'ai été traité assez durement, je pense. Ce n'est pas que je me trouve très bon : même si parfois j'ai l'air sûr de moi, je ne le suis pas. J'ai été affecté par certains malentendus, dûs au fait que j'avais les pieds dans tous les plats. J'étais en même temps critique et écrivain. On se servait de mes œuvres pour me reprocher mes critiques. On se servait de mes critiques pour me reprocher mes œuvres. Aujourd'hui, avec l'âge, j'ai appris à recevoir la critique avec un grain de sel. »

« Il reste qu'au Québec on n'a pas une tradition critique et qu'on est assez peureux et susceptible devant elle. On craint la critique, on se sent faible et on a peur de l'avenir. Mais il faut se rappeler que publier est un risque. L'auteur court après la réaction; quelle qu'elle soit, il doit être prêt à l'assumer. Je me parle à moi-même aussi quand je dis cela. Je l'ai d'ailleurs appris à mes dépens ! Mais je pense qu'il faut débattre des textes. Sans trop de hargne autant que possible, mais avec couleur. Dans la critique, la couleur n'est pas interdite ! C'est la mesquinerie qui est dangereuse. Il faut éviter les sous-entendus et ne pas s'attaquer aux personnes mais aux livres. Comme critique, je ne suis peut-être pas pur de ce côté-là. Mais j'essayais d'en dire le plus possible, à mes risques et périls. Moi, je suis pour la couleur et l'image. Et l'image, c'est beaucoup plus redoutable que le raisonnement. Elle n'est pas dénuée de raisonnement mais elle va au plus court. Si l'image est bien choisie, elle est efficace. Si elle a un certain impact, c'est qu'elle a dû toucher quelqu'un. Alors, quand on se fâche contre une critique, c'est que certainement il a touché juste. »

— Jean Royer

Orchestre Métropolitain
SÉRIE LYRIQUE
Raffi Armenian
Chef invité

JACQUES BEAUDRY
Chef d'orchestre

LUDWIG VAN BEETHOVEN
Ouverture Leonore no. 3

WOLFGANG AMADEUS MOZART
Extraits d'opéras
Maurerische Trauermusik

GIUSEPPE VERDI
Ouverture La forza del destino

CARL MARIA VON WEBER
Extrait du Freischütz

JACQUES HÉTU
Les clartés de la nuit

PIOTR ILITCH TCHAIKOVSKY
Roméo et Juliette

COLETTE BOKY
Soprano

Lundi, 16 février 1987-20h00
Renseignements: 282-9565

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842-2112. Frais de service:
Redevance de 15¢
sur tout billet de plus de 75¢.

**CAMPS D'ÉTÉ
IMMERSION EN ANGLAIS**

Camp "Mulum Hills": pour enfants de 7 à 14 ans
endroit pittoresque à la campagne à 90 kms. au
nord de Toronto

Cours d'anglais + natation + canoë + équitation
+ tennis + excursions touristiques

Université Victoria: pour étudiants de 15 ans et plus
au centre ville de Toronto

Cours d'anglais donnés par The Language Workshop
+ sports + activités socio-culturelles
+ excursions touristiques

* visites aux Chutes du Niagara et à "Canada's Wonderland"
comprises dans les deux programmes

Pour renseignements, communiquez avec:

MWS Student Camps International Inc.
4967A Yonge Street,
Toronto, Ontario M2N 5N6

Tel.: (416) 482-7338

début PRÉSENTE

Michel Bettez
Basson
au piano: A. Vachon

et

Quatuor Linos
Flûtes

LE SAMEDI 21 novembre 1987

SALLE POLLACK
555, ouest Sherbrooke

CONCERT
Télé Globe
Canada

20h
Billets / 8,00\$

878-9680
392-8224

BERNARD HALLER

VIS À VIE

Billets: \$15⁰⁰ \$18⁰⁰ \$20⁰⁰

Mercredi 4 mars au
vendredi 6 mars 20h00
et
samedi 7 mars 21h00

Une présentation
okojay

Il a fait rire des
millions de personnes
à travers le monde.
Venez vous aussi
vous divertir avec cet
incomparable
magicien du rire.

Une co-production de Spectra 1987 et de la Société de la Place des Arts de Montréal.

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques:
514 842-2112. Frais de service:
Redevance de 15¢
sur tout billet de plus de 75¢.

LE DEVOIR CULTUREL

Aux Rendez-vous du cinéma québécois : « la forêt qui pousse derrière les grands arbres »

FRANCINE LAURENDEAU

BIEN SÛR qu'on peut rattraper, à l'occasion de cette rétrospective annuelle, les longs métrages de fiction qui ont fait parler d'eux cette saison, comme *Pouvoir intime*, d'Yves Simoneau, *La Guêpe*, de Gilles Carle, *Équinoxe*, d'Arthur Lamothe, ou *Le Déclin de l'empire américain*, de Denys Arcand (mais y a-t-il encore quelqu'un en ville qui n'aurait pas vu *Le Déclin*...?).

Il ne faudrait cependant pas oublier que la production courante n'est pas faite de ces têtes d'affiche. Notre industrie cinématographique se déploie, plus modestement, dans d'autres sens, du court métrage artistique à la série documentaire télévisuelle en passant par le moyen métrage éducatif. Et tous ces films réunis, nous rappelle Michel Comjane dans sa présentation des Rendez-vous, dessinent le portrait du cinéma québécois : on aurait tort de chercher à le réduire à quelques films vedettes, ce serait ignorer la forêt qui pousse derrière les quelques grands arbres qui la bordent.

Si on s'aventure dans cette forêt, on y remarque tout d'abord que nos films destinés à la télévision ne sacrifient pas nécessairement au modèle américain imprégné par le style des spots publicitaires que stigmatisait Ignacio Ramonet (journaliste au *Monde diplomatique*, un des invités des Rendez-vous) dans son livre *Le Chewing-Gum des yeux* (éditions Alain Moreau). On y constate également que nos documentaires réussissent parfois superbement à renouveler le genre. Tel *Sonia*, de Paule Baillargeon, petit film personnel et déchirant, pourtant une commande destinée à la télévision sur la maladie d'Alzheimer. (Demain, à la Cinéma-thèque.)

Doit-on dire la vérité à une personne atteinte d'un cancer irréversible ? Une danseuse chorégraphie, à trois semaines d'une création dans laquelle elle s'est tout entière inves-

tie, doit être hospitalisée. C'est à son frère médecin qu'on révèle le verdict. Il préfère laisser sa sœur retourner à la fièvre stimulante des répétitions et refuse de l'inciter à subir des traitements qui l'arracheront à son art et ne la sauveront pas, de toutes façons. C'est le problème posé par Robert Favreau dans *La Ligne brisée* pour la série « La bioéthique ». Ce n'est pas bouleversant d'originalité mais ce traitement à la limite de ne pas être trop simplificateur. Et l'interprétation sensible de Michelle Léger et de Raymond Legault fait qu'on s'attache aux personnages. La réalisation est efficace et l'écriture chorégraphique de Monique Giard confère à ces 25 minutes un indéniable attrait visuel.

Nuageux avec éclaircies, de Sylvie van Brabant, n'a rien à voir avec *Beau temps mais orageux en fin de journée*, de Gérard Frot-Coutaz, présenté au dernier Festival des films du monde, mais la coïncidence météorologique méritait d'être signalée... Denise, 48 ans, se plaint à une amie de son âge des malaises de sa ménopause, malaises que l'amie n'a pratiquement pas connus. Au fur et à mesure que la conversation progresse, on comprend que Denise a vécu, en même temps que ce phénomène physique, une double épreuve : la perte de son travail et la déchirure d'une rupture. Et, curieusement, pendant une courte période où elle a été heureuse, les maux blâmes ont pratiquement disparu. C'est ce qui ressort surtout de cette demi-heure qui ne vise qu'à être un instrument de discussion et d'éducation.

L'Amour en famille, de Francine Prévost, est également un documentaire-témoignage mais sa forme est plus ambitieuse. Son mari l'a quittée il y a 15 ans, sans avertissement ni explication, dit-elle. Elle lui en veut encore, elle lui en voudra toujours. Au cours d'un repas avec ses deux enfants aujourd'hui jeunes adultes, le dialogue s'envenime. Ce n'est pas le départ de notre père qui a assombré ma vie, accuse la fille, mais ton

déséquilibre.

Cela vous donne le ton de ce film d'une heure dont le personnage central s'enferme de plus en plus dans sa rancœur, son complexe de culpabilité et son masochisme (« Ceux qui réussissent à surmonter leur souffrance vivent à côté, comme des robots »), tant et si bien que le mutisme du mari finit par en devenir presque sympathique, ce qui est injuste, je vous l'accorde. Tout cela est visiblement tourné sur plusieurs jours, en divers lieux, avec des images oniriques (pourquoi ce bal masqué ?) qui n'arrangent rien à l'affaire.

Il ne faut pas rater *L'Heure des anges*, court métrage d'animation de Brastislav Pojar et de Jacques Drouin, une coproduction ONF-Tchécoslovaquie. Un homme est renversé par une voiture. Il devient aveugle. La réalité est dure mais le rêve y tient une large place. Jusqu'à ce qu'une opération lui fasse recouvrer la vue.

Pojar est dans tous les dictionnaires du cinéma pour ses films de marionnettes. Nous connaissons Drouin, héritier d'Alexandre Alexeïeff et de son écran d'épingles, depuis son admirable *Paysagiste*. Mais comment peut-on avoir eu l'idée saugrenue de réunir deux réalisateurs aussi différents, me demandais-je avec inquiétude en parcourant le programme.

C'était une magnifique idée ! En particulier quand il s'agit de traduire en images la cécité. Dans le monde noir du petit bonhomme, depuis son réveil à l'hôpital où, sur la table de chevet, le verre d'eau fuit sa main, les objets n'arrivent à prendre corps que par le toucher. Ils sont sombres, revêches et menaçants. C'est seulement quand il perçoit la présence de la femme de ses rêves que son univers s'éclaire quelques instants. La subtile fusion de deux techniques qu'on aurait pu croire inconciliables nous donne ici de beaux moments de cinéma. (Aujourd'hui à la Cinéma-thèque.)

CHRISTOPHE LAMBERT
AMOUREUX FOU!

I LOVE YOU



un film de MARCO FERRERI

avec CHRISTOPHE LAMBERT

EDDY MITCHELL - FLORA BARILLARO et la participation d'AGNES SORAL

scénario original de MARCO FERRERI - une coproduction franco italienne

A.F.C./23 GIUGNO/UGC/FILM A 2/TOP 1 - distribué par LES FILMS RENÉ MALO



Tous les jours: 12:45 - 2:55
- 5:05 - 7:15 - 9:20

BERRI
ST DENIS - STE CATHERINE 288 2115

EN NOMINATION POUR
8 PRIX DE L'ACADÉMIE

MEILLEUR FILM

3^e SEM

Chambre avec Vue

VERSION FRANÇAISE

"A ROOM WITH A VIEW"

MAGGIE SMITH - DENHOLM ELLIOTT

LE DAUPHIN

BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE 721 6060

EN NOMINATION
POUR 2 PRIX DE L'ACADÉMIE

AUTOUR DE MINUIT

ROUND MIDNIGHT

(Version originale anglaise - sous-titres français)

10^e SEM

COMPLEXE DES JARDINS

BASILAIRE 1 288 3141

9^e SEM

KRYSTYNA JANDA - SAMY FREY

dans un film de HELMA SANDERS BRAHMS

"Un duo d'acteurs accomplis..."

- BRUCE BAILEY, GAZETTE

LAPUTA

LE DAUPHIN

BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE 721 6060

EN NOMINATION
POUR 7 PRIX DE L'ACADÉMIE

MEILLEUR FILM

WOODY ALLEN

présente

HANNAH

ET SES SOEURS

(version française de HANNAH AND HER SISTERS)

WOODY ALLEN MICHAEL CAINE

MIA FARROW CARRIE FISHER

CRÉMAZIE

ST DENIS - CRÉMAZIE 388 4210

ORION

PICTURES Release

Sem.: 7:15 - 9:15

Sam.-Dim.: 12:35 - 2:45 - 4:55 - 7:05 - 9:15

LE DÉCLIN DE
L'EMPIRE SOVIÉTIQUE!



Un film de JEAN-MARIE POIRE

Le PARISIEN

480 STE CATHERINE O. 866-3856

LAVAL

CENTRE LAVAL 688-7776

VERSAILLES

PLACE VERSAILLES 353-7880

PARISIEN 2 - 12:55 - 3:05 - 5:15 - 7:25 - 9:35 Sam Couche tard 11:35
LAVAL 5 - VERSAILLES 5 Sam Dim 12:55 - 3:05 - 5:15 - 7:25 - 9:35
Sem 7:25 - 9:35 Sam Couche tard 11:35

EN NOMINATION POUR 9 CÉSARS!

JEAN ZALOUM et LES PRODUCTIONS KARIM présentent

LE FILM ÉVÉNEMENT CONTINUE...

Yves Montand Daniel Auteuil Emmanuelle Béart

un film de Claude Berri d'après l'oeuvre de Marcel Pagnol



MANON des SOURCES

JEAN de FLORETTE 2

AUCUN LAISSEZ-PASSER

PARISIEN 1 12:05 - 2:20 - 4:40 - 7:00 - 9:20

Sam couche tard 11:35 Aussi au

CARREFOUR DE L'ESTRIE à Sherbrooke.

VERSAILLES

PLACE VERSAILLES 353-7880

LAVAL

CENTRE LAVAL 688-7776

CAPITOL

858 STE CATHERINE E. 849-0041

OSCAR 87

Nomination meilleur film étranger

372

LE MATIN

un film de JEAN-JACQUES BEINEIX

ÉLYSÉE

35 MILTON 842-6053

Sam Dim 1:45 - 4:15 - 7:00 - 9:20

Sem 7:00 - 9:20

"Bonnaire" miraculeuse!

"Azema" extra! et "Piccoli" fortissimo!

LIBÉRATION

Ce film inspiré

grâce à ses interprètes,

une réussite

exceptionnelle

— TELERAMA

Sandrine Bonnaire

est admirable et

admirablement filmée, puissante

et belle, qui s'impose comme la

meilleure actrice

française

de sa génération.

— LE MONDE

Un film de Jacques Doillon

LA PURITAINE

Sandrine Bonnaire, Michel Piccoli, Sabine Azema

ÉLYSÉE

35 MILTON 842-6053

Sam Dim 1:40 - 3:30 - 5:20 - 7:10 - 9:05

Sem 7:10 - 9:05



Jacques Drouin et Bratislav Pojar, réalisateurs de *L'Heure des anges*.
Ci-dessous : *Nuageux avec éclaircies*, de Sylvie van Brabant.



